

Pourquoi je ne sais pas l'anglais

Cela tient à la méthode charmante, mais pleine d'écueil.

Je leur répondais : very well, thank you ! ce qui les flattait, et j'étais tranquille pour toute la journée.

Cependant, un soir d'hiver, miss Anna Hartley, la fille de mon propriétaire, me demanda si je voulais qu'elle m'apprenne l'anglais.

Anna, avait des yeux grands comme tout, de grands yeux bleus, au regard profond, avec des cils qui n'en finissaient pas ; une épaisse forêt de cheveux noirs (elle était Irlandaise) d'un noir chaud, des cheveux fins et souples, tombant en longues boucles sur ses épaules.

Contraste exquis, son teint avait la blancheur incomparable de la neige. Sa voix était une musique adorable de candeur et de bonté, et il y avait en elle tant de pudeur enfantine, tant de jeunesse d'âme que le sang lui montait aux joues chaque fois que je lui parlais.

Aussi, lorsqu'elle me demanda si je voulais apprendre l'anglais avec elle, je me cras transporté dans le paradis de Mahomet, et je répondis yes avec une ardeur qui me valut un doux sourire et lui fit augurer des merveilles de son élève.

Et nous nous assimes l'un près de l'autre à la grande table, tandis que la bouillotte chantait sur le feu de houille et que le vent, qui faisait rage, nous apportait les plaintes désespérées des vagues en furie.

Anna prit ce qu'ils appellent là-bas le livre par excellence : la bible, et l'ouvrant avec tout le sérieux que comportait la situation, elle étendit sa main fine sur la première page.

Elle commença, en étendant ses doigts sur chaque mot pour m'en faire comprendre la traduction : "Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre."

— Oh ! ce n'est pas là ce qu'il a fait de mieux, dis-je. Et comme elle m'interrogeait d'un regard sévère :

— Ce qu'il a créé de plus beau et de plus parfait, c'est vous, miss Anna. — Ah ! c'était un blasphème. — Un blasphème, dit-elle avec une vérité éclatante.

— Oh ! vous français, farceur... Ce farceur dans la bouche d'une autre personne m'eût choqué ; mais, en disant cela, Anna avait son doigt mignon en signe de menace, et aussitôt sa manche très large, en étoffe souple, était retombée, laissant à nu son poignet fin, d'un blanc rose, mûr, brisé de mille petits réseaux bleus, sous lesquels on sentait courir le sang, et tout l'avant-bras, rond, potelé, frais comme la neige nouvelle.

J'étais en contemplation, lorsque mistress Hartley entra, bonne souriante comme toujours ; elle apportait la théière, dans laquelle elle versa l'eau de la bouillotte. Elle nous regarda avec intérêt, tandis que, résigné, je répétais les premiers mots que miss Anna m'avait fait épeler.

— Apprenez-vous bien, monsieur ? me demanda mistress Hartley. — Je l'espère, madame, et j'y mettrai tous mes efforts. — Anna est bien peu sérieuse, elle est bien enfant !

Pauvre Anna ! c'est elle qu'on accusait ! Elle prit en silence la tasse de thé et y trempa ses lèvres en me jetant un regard qui voulait dire : vous entendez.

Je voulus protester, moi aussi, mais je compris bien vite que mon éloquence faisait fausse route et je repris ma leçon.

avait fait un grand mouvement ; je m'étais empressé d'entourer sa taille de mon bras, et je profitais de la circonstance pour la presser tendrement contre moi.

Parfois nous oublions la leçon ; elle s'interrompt et réagit toute réveillée. Et puis elle sortait tout à coup de ses rêveries : — Oh en sommes nous donc ? disait-elle.

Le savais-je ? J'étais bien plus occupé à contempler ses beaux yeux voilés alors, le profil de son doux visage, le galbe pur de son cou où se mêlaient de petites boucles frisées qu'à apprendre la façon dont on demande un beefsteak ou un grog en anglais.

Un jour que je la contemplais en silence, elle me dit tout à coup : — Mais à quoi pensez-vous donc ? — A vous, Anna ! — A moi ? — Je vous aime, Anna.

J'essayai de l'attirer vers moi, mais elle se leva et, se dégageant doucement, sans colère : — Taisez-vous ! Vous ne pouvez pas m'aimer et je ne puis vous entendre. Les français disent la même chose à toutes les jeunes filles.

Elle s'écarta encore, et, plongeant sa tête dans ses deux mains, elle éclata tout à coup en sanglots. — Anna ! Anna ! m'écriai-je, se peut-il que mes paroles vous causent une telle peine et que mon amour vous offense ?

Je voulais dégager sa tête et poser, pour la première fois, hélas ! mes lèvres sur son front, mais elle se tourna vers moi, les yeux mouillés de pleurs et souriant à travers ses larmes. — Plus tard, monsieur, plus tard nous causerons.

— Vous m'en voulez ? — Non ! je suis toute troublée ; je vous crois un honnête-homme, mais je ne puis rien vous dire encore. Laissez-moi ; ma mère peut venir, qu'elle ne voie pas mon émotion et mes larmes.

Je n'eus le temps ni d'obéir, ni de répondre, Bob se précipita à la porte en aboyant joyeusement c'était le père Hartley qui arrivait inopinément après avoir passé deux mois à Dublin.

Anna se jeta dans ses bras, le bonhomme embrassa sa fille comme je l'eusse bien embrassé moi-même, et s'il aperçut les larmes d'Anna, il les mit sur le compte de l'émotion causée par son retour.

Ma présence était bien inutile : je me retirai en maudissant le beau temps qui avait permis au paquebot de Southampton d'entrer ce soir-là dans le port.

Les leçons ne furent plus reprises ; de grands préparatifs se firent dans la maison. Anna, sévère et grave, m'apprit que son sort était décidé ; un frère de sa mère était revenu très riche de Sydney ; cet oncle avait un fils et le mariage était résolu ; il s'agissait de l'avenir de ses parents qui devenaient vieux et qui étaient pauvres, etc., etc.

Elle eût pu parler longtemps, j'écoutais sans l'interrompre, admirant avec quelle facilité les jeunes filles se transforment et deviennent sérieuses. — Une autre vous apprendra l'anglais.

— Les autres ne seront pas vous, Anna, dis-je, en considérant encore ce beau visage tant aimé. Allons, soyez heureuse, Anna, avec l'Irlandais ; je souhaite de grand cœur que le viskey ne soit pas pour vous un rival perfide.

C'était lâche, mais les amoureux ont si peu de raison. Miss Anna me regarda d'un air triste, mais ne me répondit pas.

Je quittai la maison le soir même, ne voulant pas passer un jour de plus sous le toit de miss Anna, ne voulant pas surtout me trouver face à face avec son fiancé.

Je revins à Paris où je vécus pendant deux mois comme une âme en peine, toujours obsédé par le souvenir de mon adorable maîtresse d'anglais.

Un jour, obéissant à je ne sais quel fatal pressentiment, je retournai à Jersey, je voulais revoir une dernière fois ce cher séjour, d'où j'avais emporté des souvenirs si cruels et si doux.

Mais, à peine débarqué sur le port, au milieu du bruit de l'arrivée des passagers, des colis qu'on débarquait et du sifflet strident du steamer, j'entendis un voix terrible qui dominait

tout ce bruit, une voix que j'entends encore et qui criait : — Demandez le journal contenant la mort de mistress Z. "

Moi-même, je mouilla d'une sueur glacée, et je restai sur place comme pétrifié.

Je n'eus que la force de tendre la main vers le crieur maudit et je lus avec horreur le récit suivant : — Un affreux événement vient de jeter la consternation dans notre ville.

Une jeune femme d'une remarquable beauté, mariée d'un mois à peine à un riche Irlandais, M. Z..., s'est précipitée hier du balcon de sa chambre à coucher et s'est brisée le crâne sur le pavé. La malheureuse, ayant cru devoir adresser des remontrances à son mari rentré chez lui en état d'ivresse, ce dernier l'aurait frappée au visage. C'est à la suite de cet acte d'odieuse brutalité que la pauvre jeune femme s'est laissée entraîner à cette funeste résolution. Ses obèques auront lieu aujourd'hui à midi.

Il était deux heures ! Je courus au cimetière, un fossoyeur s'en allait la bêche sur l'épaule, chantant un gai refrain. Il venait de jeter les dernières pelletées de terre sur le corps inanimé de ma chère miss.

Je le priai de le conduire près de la tombe où venait d'être ensevelie cette belle et douce créature ; je m'agenouillai et pleurai longtemps.

Le lendemain, à la première heure, je quittais Jersey. Je n'y retournerai jamais.

Et voilà pourquoi j ne sais pas l'anglais. EUGÈNE PAZ.

L'HOMME MUSÉE.

La police de Leicester, en Angleterre, ayant à juger ces jours-ci un incorrigible ivrogne, a découvert que ce fervent disciple de Bacchus était l'homme le plus illustré — nous ne disons pas le plus illustre — qui ait jamais exercé le culte de la divine bouteille.

L'individu en question se livre, paraît-il, au tatouage de sa personne depuis de longues années et son corps est devenu un véritable musée embrassant tous les genres connus, de puis le paysage jusqu'au portrait et à la peinture de genre. Voici, tel qu'il a été donné par la police, le catalogue des œuvres d'art dont se peuhard a décoré sa chair :

Sur le bras droit : portrait d'un enseigne de vaisseau, un crucifix, un poisson, un matelot portant un faisceau de drapeaux avec le nom de "Charlotte" peint en grandes lettres.

Sur le bras gauche : un poisson ; un policeman arrêtant un malfaiteur, avec la légende que voici : " Foi, espérance et charité." Sur la poitrine : un pigeonier, une meule de foin, des bouquets d'arbres, un homme promenant un mouton et un porc, le tout enrichi de ces deux phrases élégantes :

— " Demandez le journal contenant la mort de mistress Z. "

— " Un affreux événement vient de jeter la consternation dans notre ville. Une jeune femme d'une remarquable beauté, mariée d'un mois à peine à un riche Irlandais, M. Z..., s'est précipitée hier du balcon de sa chambre à coucher et s'est brisée le crâne sur le pavé. La malheureuse, ayant cru devoir adresser des remontrances à son mari rentré chez lui en état d'ivresse, ce dernier l'aurait frappée au visage. C'est à la suite de cet acte d'odieuse brutalité que la pauvre jeune femme s'est laissée entraîner à cette funeste résolution. Ses obèques auront lieu aujourd'hui à midi. "

— " Plus tard, monsieur, plus tard nous causerons. — Vous m'en voulez ? — Non ! je suis toute troublée ; je vous crois un honnête-homme, mais je ne puis rien vous dire encore. Laissez-moi ; ma mère peut venir, qu'elle ne voie pas mon émotion et mes larmes. "

— " Ce qu'il a créé de plus beau et de plus parfait, c'est vous, miss Anna. — Ah ! c'était un blasphème. — Un blasphème, dit-elle avec une vérité éclatante. — Oh ! vous français, farceur... Ce farceur dans la bouche d'une autre personne m'eût choqué ; mais, en disant cela, Anna avait son doigt mignon en signe de menace, et aussitôt sa manche très large, en étoffe souple, était retombée, laissant à nu son poignet fin, d'un blanc rose, mûr, brisé de mille petits réseaux bleus, sous lesquels on sentait courir le sang, et tout l'avant-bras, rond, potelé, frais comme la neige nouvelle. "

— " Apprenez-vous bien, monsieur ? me demanda mistress Hartley. — Je l'espère, madame, et j'y mettrai tous mes efforts. — Anna est bien peu sérieuse, elle est bien enfant ! "

— " Pauvre Anna ! c'est elle qu'on accusait ! Elle prit en silence la tasse de thé et y trempa ses lèvres en me jetant un regard qui voulait dire : vous entendez. "

— " Je voulus protester, moi aussi, mais je compris bien vite que mon éloquence faisait fausse route et je repris ma leçon. "

— " Une préoccupation bien plus grave que celle de la bible, avait été de passer mon bras autour de sa taille sans l'effaroucher. Le griffon Bob était venu à mon aide ; un soir, il s'était réveillé si bruyamment, qu'Anna en

ment peintes : " Aimez-moi et ne m'abandonnez pas, " " A la mémoire de tous ceux que j'aime : " plus une dame écossaise dansant avec un soldat écossais.

Sur l'estomac : scènes et accessoires militaires ; faisceau de baïonnettes, tambors, canons, munitions de guerre, plus une cruche, un verre et des pipes croisées. Sur la jambe gauche : portrait en pied d'inconnu. Sur la jambe droite : une femme brandissant un étendard, et deux taureaux luttant dans une plaine.

Notre homme a été condamné pour ivrognerie et tapage nocturne, à 10 shillings d'amende. On espère que le monde des arts le dédommagera en sollicitant pour lui un fauteuil à l'Académie de peinture.

Le nouveau cigare le " DOCTOR " en vente chez tous les marchands de tabac.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nominant ce journal, W. A. Noyes, 149 Power s Block Rochester, N. Y. — 24

LA PLACE DU GRAND SECRET

No. 102 & 104 Rue St Laurent. — ET — 434 Rue Leguachetière

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau grâce à quoi donne une beauté et une ressemblance sans égale.

Mois de 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinet \$150. Glaces \$250. Panoramex \$200. Mondoir \$300. Crayon chaque \$3.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 22. — 41.

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du " Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement.

Ayez confiance, ô mères, ce remède est infailible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

PRIX CAPITAL \$75,000

BILLETTS SEULEMENT \$6.00

Parts proportionnelles



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous soumettons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intérêts ; nous autorisons la Compagnie de se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000. Par un vote populaire écrasant, ses privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A.D., 1879.

Les grands tirages simples ont lieu mensuellement. Ne fait jamais de déduction et ne retire jamais. La seule loterie viable et approuvée par le peuple de tous les Etats.

Occasion splendide de gagner une fortune. Quatrième grand tirage, classe D dans l'Annuaire de musique, à la Nouvelle-Orléans, le 14 AVRIL 1885, 170ème tirage mensuel.

Prix Capital, \$75,000.

100,000 billets à cinq piastres chaque. Fraction en cinquantes en proportion.

LISTE DES PRIX - Table with 3 columns: Prize description, Amount, and Total value.

PRIX APPROXIMATIFS - Table with 3 columns: Prize description, Amount, and Total value.

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez librement, donnant votre adresse au Joug. Mandats de poste, mandats d'express, ou change sur New-York avec une lettre ordinaire. Billets de banque par Express (Route ordinaire au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La.

on à M. A. DAUPHIN, 607 Seventh St., Washington, D.C.

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à

New Orleans National Bank, New Orleans, La.

HOVER SOFA-LIT BREVETE. Advertisement for a sofa-bed with images of the product and descriptive text in French.